



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 37, 1970 – 1, p. 13-21

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15695-6.p.0021](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15695-6.p.0021)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1970. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

EN MARGE DES LIVRES

LE JOURNAL

ou la présence perpétuelle de Paul Claudel

« Mais pourquoi Claudel écrit-il d'une façon *Tête d'Or, la Ville*, et d'une autre ses compositions pour obtenir le poste de vice-consul à New York ? L'artiste doit être le même quand il prie et quand il mange. » Ainsi s'exprime Jules Renard dans son *Journal* le 16 mars 1893. Je me demande, en soupesant le deuxième volume de celui de Claudel, que je viens d'achever, si le compagnon de sa jeunesse y eût trouvé une réponse à la question qu'il posait alors. Certes les temps ont beaucoup changé entre le milieu de Jules Renard, ce monde d'artistes fin de siècle que Claudel s'apprêtait à quitter pour toujours en partant pour l'Amérique et l'époque où commence ce deuxième volume, le 1^{er} janvier 1933, à Washington, lorsque va s'achever son ambassade là-bas. Les « compositions » de 1893 l'ont mené loin, plus loin sans doute que Jules Renard ne l'eût jamais imaginé quarante ans plus tôt.

Et le voici, en effet, dans toutes ses dimensions, et non pas une seule, comme Jules Renard eût rêvé que fût celui qu'il nommait volontiers « le génial Claudel ». Il observait curieusement comment le souffle intérieur soulevait à la façon d'une tenture ses lèvres. Ayant reconnu le génie il le regardait fonctionner et les compositions diplomatiques ne lui semblaient pas appartenir au registre génial. Car le génie, pour Jules Renard, ne saurait avoir d'autre domaine que l'art. L'artiste doit être artiste, c'est-à-dire génial dans tout ce qu'il fait. Claudel le déconcerte parce que, génial en tout dans le petit cercle où le rencontre Jules Renard, il semble être différent ailleurs, et notamment quand il cherche à obtenir une place officielle. En 1893 Renard, qui est de neuf ans l'ainé de Claudel, après avoir cherché sans enthousiasme un emploi, en est à vivre vaguement de sa plume.

Claudel est d'une autre espèce. Certes, à lire ce *Journal* d'affilée, comme je viens de le faire, sans rien sauter et sans manquer jamais de se reporter aux notes si précieuses du P. Varillon et de M. Jacques Petit ; en se permettant de temps à autre une incursion dans les Index pour rapprocher par exemple deux jugements à des années d'intervalle, on voit bien quelle est chez Claudel la part essentielle de l'artiste, de celui qui goûte profondément la beauté par tous ses sens et dont le métier propre est d'en créer avec des mots. C'est là qu'est le génie et il eût été facile d'extraire de ce *Journal* seulement cela. Le volume aurait été diminué des trois quarts et il faut bien dire qu'il ne nous aurait rien apporté d'essentiel. Ses plus belles phrases — j'allais dire ses plus beaux vers — ne dépassent pas celles que nous connaissons déjà. Elles n'en sont, la plupart du temps, que des « états » antérieurs. Je ne dis pas que ce ne soit pas intéressant. Mais enfin, ce n'est pas essentiel.

Ce qui l'est, en revanche, c'est la substance tout entière de ces registres ou cahiers dans quoi Claudel sans régularité, sans même que l'on puisse découvrir, bien souvent, quelle était la raison de ses choix, note tantôt des impressions fugitives, tantôt des citations bibliques, des échos de lectures, tantôt des élans religieux, tantôt des événements publics ou familiaux

et, pour finir, la numération des globules, le paiement des impôts ou la perception des tantièmes de Gnome et Rhône.

J'imagine que Jules Renard eût été bien étonné, sans doute même consterné, comme le fut cet autre « journalier », André Gide, à la lecture du *Soulier de satin*. Mais précisément tout Claudel est là et l'on ne saurait trop remercier les éditeurs qui nous ont donné cette édition intégrale. On peut, en effet, la dire telle en dépit de quelques coupures, toujours scrupuleusement signalées. On indique même le nombre des mots omis. Il s'agit presque toujours de questions familiales et parfois, mais beaucoup plus rarement, de ne pas blesser la susceptibilité de personnes encore vivantes. Nous avons vraiment ici un Claudel tel qu'il fut dans la réalité de sa vie quotidienne, et non pas tel que, s'il avait été vaniteux, il aurait voulu qu'on le vît. Il ne pose vraiment pas pour la postérité et, s'il lui est venu à l'esprit que, peut-être, ces cahiers seraient un jour publiés, il n'a pas pensé que cela valût la peine qu'il changeât quoi que ce fût à sa façon de les tenir. Comme on comprend les réflexions que lui inspire la lecture du *Journal* de Gide ! « Gide paraît particulièrement souffrir de l'orgueil démesuré (1) de la plupart de ses amis, Claudel, Jammes, Ghéon, Suarès, et même Isabelle Rivière. Cela au cours d'un volume de 1.332 pages uniquement consacré à sa propre personne, dont il ne se lasse pas de faire le tour, tantôt prenant du recul, tantôt s'approchant pour rectifier un pli, pour faire sauter d'une agile chiquenaude un grain de poussière. Un rayon bien calculé fera avantageusement ressortir ce front pensif, cette physiognomie si intéressante, qui n'est que le reflet d'une belle âme... » (p. 288).

Certes Claudel est souvent sévère jusqu'à l'injustice dans ses jugements à l'emporte-pièce. Il ne l'est pas davantage, au reste, dans son *Journal* que dans les écrits qu'il destinait à la publication. Il l'est souvent à l'égard de Gide lui-même. Mais il a ici le droit d'écrire ce qu'il écrit, car on ne pourra jamais dire de son *Journal* ce qu'il écrit de celui de Gide. S'il y a eu quelque'un au monde qui ne se regardait pas, c'était bien Claudel. Sans doute parce qu'il pratiquait cette grande vertu chrétienne méconnue, l'humilité. Je ne pense pas qu'elle lui fût plus qu'à quiconque naturelle. Il était trop artiste pour cela, avec ce développement de l'imagination et de la sensibilité dont il signale quelque part les dangers. Mais il était aussi, comme Charles Du Bos le notait fort justement, un *extraverti*. Son mouvement naturel et spontané n'était jamais de se retourner vers soi et, s'il lui arrivait de le faire, il en retirait peu de satisfaction. Il s'est exprimé là-dessus dans un texte qu'on ne saurait trop rappeler : la lettre à Mme Romain Rolland, datée de la nuit du 20 au 21 mars 1943, qui est publiée dans le volume de *Psaumes* (2).

Ici, dans le *Journal*, ces marques d'humilité sont plus rares parce que Claudel s'y trouvait seul devant Dieu et qu'il lui suffisait bien, alors, de ne pas se regarder, mais de contempler plutôt la Parole et l'Univers qui lui étaient donnés. C'est cela, finalement, qui est le fond comme permanent de ces deux volumes. Certes, il s'y passe des choses — et beaucoup — qui ne peuvent pas ne pas laisser de traces : la mort de l'ami Philippe Berthelot, celle du petit-fils, Charles-Henri Paris, qui est enterré à Brangues auprès de son grand-père, comme celui-ci l'avait voulu ; et celle aussi de Margotine dans un accident à Londres, celles encore de Romain Rolland, de Camille, de tant d'autres. Et que dire de la guerre, de la défaite, de l'occupation ! Tout cela figure dans le *Journal* en quelques lignes cursives. Claudel ne se regarde pas souffrir avec une secrète complaisance, pas plus

(1) Souligné dans le texte.

(2) Pp. 221-222 de l'édition de poche « Foi vivante ».

qu'il ne triomphe. Voici, par exemple, la trace que laisse l'éclatant succès du *Soulier de satin* à la Comédie Française en novembre-décembre 1943 : « 25, matinée ; 27, soirée ; 29, soirée ; Représentations triomphales. Acclamations, etc... On me fait venir sur la scène. 1^{er} décembre. La presse *id.* Je vais voir Léon-Paul Fargue qui a eu une attaque. Thé chez Chouchette. Compliments des dames. 3. Retour à Brangues. » Dans le *Cantique des Cantiques* il écrit, à propos de ces représentations : « Je reviens de Paris où l'on m'avait appelé pour les représentations à la Comédie Française du *Soulier de satin*. J'ai dû revivre avec une émotion poignante ce drame de mes années méridiennes, tandis qu'un ensemble d'hommes, de femmes, de moyens matériels et la musique, conspiraient à lui donner apparence, mouvement et voix devant le public. A la fin on m'a poussé, vieillard ahuri et trébuchant, devant une salle qui criait je ne sais quoi. »

Les Mémoires, s'il s'agissait de Mémoires quelque peu rédigés, c'est dans les commentaires bibliques qu'on les trouverait, beaucoup plus que dans les notations du *Journal*. Pourtant celui-ci est irremplaçable, justement parce qu'il n'est pas rédigé, parce qu'il n'avait en vue aucun lecteur, aucun autre lecteur que l'auteur lui-même qui parfois s'y reportait lorsqu'il voulait rafraîchir sa mémoire. Aussi bien y trouvait-on de tout : des lettres, collées ou non, des coupures de journaux, des photos, des dessins. Un fourre-tout, oui, c'était bien cela. On est surpris, par exemple, que les œuvres que Claudel est en train de composer, tiennent si peu de place dans ces cahiers. C'est qu'ils n'étaient pas faits pour cela, mais seulement pour noter des événements, petits ou grands et des impressions. Jamais de recherches de style, mais quelquefois, souvent, des trouvailles. Le génie à l'état naissant. Par exemple ce paysage d'hiver, en février 1943 : « Les longs peupliers dépouillés comme des fantômes transparents à travers lesquels on aperçoit la montagne bleue et la campagne verte » (p. 441). Cela est comme en attente d'une réalisation qui ne viendra peut-être jamais.

Mais, bien sûr, c'est sur les prises de position de Claudel que beaucoup de lecteurs vont se jeter pour constater une fois de plus que les bombes de Guernica ne l'émeurent point ou qu'il s'en remet, sur la culpabilité des Rosenberg, au jugement du Président Eisenhower. On pourrait opposer à ceci l'attitude de Claudel pendant l'occupation, la lettre au Grand Rabbin de France, ou celle au Cardinal Gerlier à propos des obsèques du Cardinal Baudrillart et des fusillés de Chateaubriant. Certes cela intéresse la petite histoire et le *Journal* lui fournit une copieuse matière, d'autant que, grâce aux notes du P. Varillon et de M. Jacques Petit et aux Index de ce dernier, rien n'est plus facile que de se retrouver dans cette forêt sans ordre. On ne saurait trop les remercier de tous ces soins qui font des deux volumes de ce *Journal* un incomparable instrument de travail pour les chercheurs et les curieux.

Pour ceux qui recherchent tout simplement l'authentique visage du poète, je crois qu'ils le trouveront à toutes les pages, bien que nul n'ait jamais parlé de lui-même ou de ce qui lui tenait à cœur avec autant de réserve que Paul Claudel. Il y a d'abord justement cette réserve, dont auraient pu douter ceux qui n'auraient lu que les œuvres lyriques et dramatiques. Réserve qui est sans doute l'envers de la nuissance créatrice. Peut-être ce *Journal* est-il, par rapport à l'œuvre, quelque chose comme l'envers d'une tapisserie. Mais sans cet envers il n'y aurait jamais eu de tapisserie et j'ai le sentiment que ceux qui voudront approcher le plus possible le secret de la création artistique devront attacher à ces notations fugitives la plus grande attention. Oui, même et surtout aux divagations sur les lettres de l'alphabet occidental et à ces cascades de mots qui présentent un élément commun et dont les significations divergent, mais toujours à partir d'un certain point focal. A coup sûr les linguistes ont beaucoup à nous apprendre sur la langue ; mais peut-être aussi les hommes

comme Claudel qui ont été doués par la nature d'une virtuosité singulière pour se servir de la leur et pour lui imposer leurs propres lois. Car après tout le pouvoir du poète sur les mots égale celui du peintre sur les couleurs et celui du sculpteur sur le marbre, le bronze ou l'argile. Les curiosités verbales d'un Claudel sont lourdes de signification.

Enfin il y a un côté de ce *Journal* qui ne plaira certainement pas à tout le monde, et par quoi pourtant il convient de terminer si l'on ne veut pas trahir la mémoire et la profonde intention de Claudel. Je veux parler, bien sûr, de son côté religieux. Voilà ce qui, après tout, avec l'art, comptait essentiellement pour lui. Toutes les curiosités de ce vaste esprit qui s'est intéressé jusqu'au bout aux découvertes de la science ; qui ne s'est jamais détourné, avec plus ou moins d'à propos, de la politique, tout cela était orienté vers la présence de Dieu et vers la prière qui tout ensemble l'appelle et la traduit. Là encore, bien sûr, les censeurs ne manqueront pas de relever un conservatisme dont nous sommes aujourd'hui bien éloignés. Il se peut que le *Journal* de Claudel soit considéré par nos descendants comme l'un des plus remarquables parmi les monuments que le catholicisme posttridentin a laissés derrière lui. Mais je crois plutôt qu'à travers les années déclinantes de ce chêne celtique, ils sauront reconnaître à toutes les pages l'ample frondaison nourrie d'une tradition séculaire, mais ouverte vers l'horizon de la mer. Que pèsent quelques incompréhensions et quelques conformismes, même pénibles, auprès de cette attention que Claudel n'a jamais refusée à rien de ce qui lui paraissait authentiquement vivant ? J'ai presque envie de terminer sur ces quelques mots à propos de James Joyce : « Livre de Louis Gillet sur Joyce. Je lui écris une lettre passionnée et probablement injuste sur ce pauvre malheureux homme, sur qui la main de Dieu s'est appesantie. Pourquoi le piétiner ainsi ? étant donné que je connais si peu ses livres ? » p. 395) Mais je préfère cette description du salon de Brangues, de ce château de Brangues où tant de ces pages ont été écrites, et qui se termine mystérieusement ainsi : « Les sièges solennels et vides. L'armoire pleine de secrets avec un vase ténébreux au-dessus. Un endroit inhabité consacré dans la maison à l'absence, au sens du maître. » (p. 813)

Le *Journal* est l'inverse de ce salon merveilleusement ordonné, mais inhabité. Partout à travers son désordre et son arbitraire on perçoit la présence du maître, autant et plus que sur les disques où l'on entend parfois la reprise d'haleine, le souffle court du vieillard. Ici, c'est le rythme inégal des heures les plus quotidiennes, dont quelques unes sont illuminées d'un élan ou d'une trouvaille ; d'autres secouées par un grand éclat de rire ; d'autres encore où l'on sent une larme prête à choir sur le papier ; et puis celles qui ne sont rien que passage de plus en plus rapide du temps sur un petit caillou, noir ou blanc. C'est cela la vie, et désormais les deux volumes du *Journal* seront l'un des éléments les plus précieux de la présence perpétuelle de Paul Claudel parmi nous.

Jacques MADAULE.

A propos du JOURNAL de CLAUDEL

un nom de lecture conjecturale

Une des dernières tâches de Paul Claudel avant son départ définitif du Japon (1) consiste en la fondation du nouvel Institut franco-japonais du Kwansai. Il confie au professeur Francis Ruellan le soin de l'assister dans cette tâche culturelle (2).

En décembre 1926, le poète-ambassadeur se rend à Osaka et à Kyoto, afin de participer à des réunions concernant cet Institut « qui organise des après-midi franco-japonais le dimanche » (3). Ce sera un voyage d'adieu, comme il l'indique d'un mot dans son Journal intime.

Il y rappelle, à la même date, quelles furent, au cours de ce voyage, ses principales rencontres ; parmi plusieurs noms japonais, un nom difficile à déchiffrer dans le manuscrit et que les éditeurs du *Journal* (Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade) ont pris soin de placer entre crochets droits. On lit, en effet, à la page 743 :

« 5-8 déc[embre]. Voyage à Osaka et Kyoto. Adieu. L'Arashiyama, chez Tomita Keissen, dîner avec Kita et Seiho Takahashi, vers et dessins. Au retour pure et splendide journée d'hiver. Le Fuji couvert de neige dans une incomparable magnificence. [Rullan], Matsuoka, Yamanouchi Inabata. Discours pour le nouvel Institut franco-japonais, qui sera placé dans un col entre Kyoto et le lac Biwa. »

Le rôle joué par le professeur Ruellan, sa participation aux réunions présidées par Claudel, sa présence au dîner chez Tomita Keissen suppriment le doute quant au nom qui, dans le *Journal*, précède ceux de Matsuoka et d'Inabata. Il ne peut s'agir que de celui de M. Ruellan.

Dans une lettre, en date du 27 septembre 1969, celui-ci a d'ailleurs bien voulu nous rappeler, outre les liens d'amitié entre Claudel et lui, la part qu'il fut amené à prendre dans l'organisation de l'Institut du Kwansai :

« Je me souviens fort bien de ces réunions des 5 et 8 décembre 1926, puisque je les avais organisées avec Matsuoka et Inabata. Il faudrait ajouter Kita, le merveilleux antiquaire de KYOTO. »

M. Ruellan ajoute encore :

« Quant au dîner de Keisen Tomita, j'y assistais également et l'hôte était un de mes meilleurs amis parmi les peintres de KYOTO que nous fréquentions. »

Ces précieux souvenirs éclairent le *Journal* de Claudel et permettent de substituer à une lecture conjecturale une certitude quant à un nom présent dans ce *Journal*, non seulement au titre d'une importante collaboration culturelle, mais certainement aussi au titre de l'amitié.

Bernard HUE,
30 septembre 1969.

(1) Il a été nommé ambassadeur aux Etats-Unis au début de décembre 1926. Jean-Claude Berton indique que « Le 1^{er} décembre 1926, les journaux annoncent son ambassade à Washington. Le 3, la nouvelle est confirmée par le quai d'Orsay ». Cahiers Paul Claudel, 4, Claudel diplomate, p. 192.

(2) Pensionnaire de la Maison Franco-Japonaise de Tôkyô, le professeur F. Ruellan devait devenir Directeur de l'Institut franco-japonais de Kyôto. Dans l'avant-propos de sa thèse sur le Kwansai (Tours, 1940), il évoque la création de cet Institut « que j'eus l'honneur, écrit-il, de fonder avec M. Paul Claudel et M. Katutarô Inabata, membre de la Chambre des Pairs ».

(3) Jean-Claude Berton notice d'introduction au Japon, Cahier Paul Claudel, 4, page 190.

Pierre MOREAU : *L'Offrande lyrique de Paul Claudel, l'Epoque des Grandes Odes et du Processionnal*. Archives des Lettres modernes, 100. Archives claudéliennes, numéro 8.

Finesse, goût, sensibilité, érudition discrète... il fallait tout cela pour écrire aujourd'hui cinquante pages sur les *Odes*... et nous réapprendre à les lire. Car c'est une admirable « leçon de lecture » que nous donne M. Pierre Moreau ; il nous en reste l'impression de n'avoir jamais « bien » lu les *Cinq grandes Odes* et le désir de les relire. « Architecture », « Corps et âme », « Musique »... en trois parties, tout est repris, la composition (chronologique et statique), les images, les rythmes ; non sans qu'une intention précise domine chacune de ces parties : « l'alliance du lyrique et du dramatique » explique le mouvement d'ensemble ; les images sont passages du corps à l'âme, que la sensualité soit pénétrée de spirituel ou le spirituel traduit par une « matérialité sensuelle » ; la musique y apparaît conduite par la pensée... Et que de détails heureusement notés dans ce texte dense ! Une date, fixée comme sans y attacher d'importance, une remarque, qui éclaire soudain la composition (l'équilibre du recueil par exemple autour du *Magnificat*, la réplique que font les « vertus cardinales » de la V^e Ode aux « Muses païennes » de la I^{re}), une image, un rythme révélés... Le plaisir est vif de revenir à ces poèmes avec un tel guide.

Jacques PETIT.

André ESPIAU DE LA MAESTRE : *Das göttliche Abenteuer, Paul Claudel und sein Werk*. Otto Müller Verlag, Salzburg, 380 p.

L'ambition avouée, — que dis-je ? proclamée — d'André Espiau de la Maëstre est de détruire le mythe, sur lequel a si longtemps vécu la critique, de l'optimisme claudélien. Il ne faut ni s'en étonner ni le regretter. Une autre image de l'homme et de l'œuvre apparaît aujourd'hui, moins méconnue que ne le dit l'auteur, mais souvent masquée en effet par le « triomphalisme » auquel d'abord on a été sensible. Peut-être aussi lisons-nous Claudel autrement, avec d'autres préoccupations, et sommes-nous tentés de mettre l'accent sur certains aspects sombres de cette œuvre, qui nous attirent davantage. Une grande œuvre peut supporter les interprétations contradictoires. D'ailleurs André Espiau de la Maëstre connaît trop bien Claudel pour s'y tromper : l'interprétation traditionnelle, il le note volontiers, n'a rien d'une invention, mais son but n'était pas de la renforcer (p. 360). Il a choisi de nous montrer un Claudel pessimiste, hanté par le problème du mal. Peut-être, pour les besoins de sa démonstration, va-t-il trop loin ? Peut-être oppose-t-il à ce « Claudel optimiste » un Claudel trop sombre ? Le lecteur, de ces traits opposés, recomposera le vrai visage, et de lui-même réagira sans doute, lorsqu'on lui affirme par exemple que les personnages claudéliens sont « typische Präexistentialisten » (p. 327).

La systématisation ne va pas sans risques. Ici où là, le lecteur hésite à suivre une démonstration. Lorsqu'Ivors, dans *la Ville* demande à l'un de ses soldats de tenir devant lui l'épée « Comme un témoin incorruptible dans ce lieu de prostitution » (Th. I, 480), faut-il croire avec A. Espiau de la Maëstre que cette expression ne désigne par la ville détruite, mais ce lieu où les Consacrés « se sont prostitués à une force invisible » (p. 98) ? Que Claudel ait vécu sa conversion comme un arrachement, nul n'en douterait. L'eût-il comparée à une « prostitution » ? Et faut-il en admettre comme preuve ces paroles de Tête d'Or : « Je me suis tourné vers cette maison de péché », « le désir rapace m'entraîne en avant par ce lieu d'horreur » (Th. I, 220), où « maison de péché » et « lieu d'horreur » désignerait Notre-Dame de Paris ? L'interprétation paraît peu sûre. Peut-on encore

considérer les dernières versions de *Partage de Midi* ou de *l'Echange* comme des « caricatures » et y lire l'aveu de « l'inutilité de l'art » et la démission du poète (p. 52) ? Oui, me semble-t-il, si l'on donne à cette « démission » une signification spirituelle ; on sent plus de réticence à admettre un « échec » mallarméen. D'autres textes paraissent ainsi sollicités. Du fameux « le mal ne compose pas », Claudel donne dans son *Journal* (t. II, p. 289-290) une interprétation plus simple et plus claire que celle d'A. Espiau. (p. 342) Et lorsque celui-ci oppose cette lettre où Claudel reproche à Jacques Rivière de lui parler comme s'il était « une manière de saint » alors qu'il se sent « un pauvre bonhomme », et le triomphal « Etiam peccata », n'est-ce pas simplement confondre deux domaines différents, celui de la vie intérieure et celui de l'explication providentielle ?

Ces remarques (on en ferait aisément d'autres) ne doivent pas masquer la démonstration, irréfutable dans ses grandes lignes. L'œuvre de Claudel dit le malheur de notre existence, la difficile relation de l'homme à Dieu dans la foi, et cette « aventure divine » qui donne son titre à l'ouvrage. Rien ne fait mieux comprendre cette « aventure divine », que deux textes largement cités dans l'ouvrage : un poème intitulé *Réponse à Job* : « Tâche moyen un petit peu de nous expliquer cette espèce de monde que Tu as fait ! » dit Job. » Et le Seigneur, Il baisse la tête, répond : « Pardon, Job ! Je ne l'ai pas fait exprès ! » L'autre est une étude sur *Le Mal avant le péché originel*, où Claudel admet « l'intervention du Malin dans l'œuvre créatrice » *O. C.*, I, 446). Vision sombre de l'univers que l'on voit naître, je crois, entre *la Légende de Prakriti* et *Fossiles*.

Ici se pose un problème de chronologie, essentiel. *Prakriti* est de 1932, *Fossiles* de 1939, *le Mal avant le péché originel* de 1953. Certes, et l'auteur le note, l'idée des « soumissions sataniques » est la solution tardive trouvée à un problème qui depuis longtemps inquiétait Claudel et qu'il n'est pas impossible en somme de découvrir dans le monologue de Cébès. Mais a-t-on le droit de lui donner une valeur aussi générale, d'en tirer un système ? Les quatre cents pages de ce livre ne permettaient sans doute pas de traiter autrement le sujet. On le regrette. Ici ou là, on aimerait — à propos de Job par exemple, — des rapprochements plus minutieux, classés, qui assureraient mieux la démonstration (p. 262).

Trop de critiques — les détails entraînent toujours — et trop peu d'éloges, car ce livre en mérite de grands. Une très profonde connaissance de Claudel, la réintégration dans l'ensemble de l'œuvre des commentaires exégétiques, les lueurs vives et le plus souvent justes projetées sur de nombreux textes, les analyses bien conduites... ce ne sont pas en effet de médiocres qualités.

Et pourtant, je terminerai sur une critique encore, ou plutôt sur une suggestion : de cette image sombre à la vision triomphale, puisque toutes deux sont vraies, comment se fait le passage ? Que l'apaisement, la fin de tout combat, ne soit intervenus qu'à l'instant de la mort, c'est vrai. Il y eut toutefois des périodes de paix, des heures de calme... Le désespoir et la joie, la tristesse et le triomphe, Claudel ne les a pas vécus « parallèlement », mais dans un rapport, dans un mouvement qu'il conviendrait de faire apparaître. Il est vrai que ce serait un autre livre à écrire.

Jacques PETIT.

La Pensée religieuse de Paul Claudel. Centre catholique des intellectuels français. Un vol. in-8 de 225 pages. Paris, Desclée de Brouwer, 1969.

Il y avait sept mois qu'avait éclaté cette fameuse Révolution de mai, à laquelle nous donnons une majuscule pour nous conformer à l'usage. L'héroïsme des barricades, qui avait flamboyé jusqu'au cœur du sixième

arrondissement, et même au-delà, y avait laissé quelque chose de ses fièvres. Mais, dans ce même arrondissement, auprès de Saint-Sulpice, le silence des soirs d'automne subsistait, dans cette rue Madame, peu éclairée comme pour garder aux foyers de recueillement qui la bordent leur discrétion, leur mystère et leur pudeur. Là est le Centre catholique des intellectuels français. La gloire de Paul Claudel, violemment expulsée de l'Odéon, y avait trouvé refuge.

C'était pourtant le centième anniversaire de sa naissance, qui coïncidait avec le deux-centième anniversaire de la naissance de Chateaubriand. Ingénieuse Providence ! Deux « génies du christianisme » fort différents, et peut-être contraires, s'étaient donné rendez-vous à travers le temps : celui qui avait justifié la foi par la beauté, celui qui justifiait la beauté par la foi. Voici le recueil des études et méditations de ces soirées de décembre 1968. Notre cher Charles Galpérine y introduit le lecteur avec cette précision enveloppée de grâce et cette intelligence sensible qui donnent tant de prix à ce qu'il dit, à ce qu'il écrit, et surtout à ce qu'il pense. Il décrit ce que furent l'attention de l'auditoire, la pressante exigence des questions posées. Avouons-le : nous regrettons que ce livre n'ait pas enregistré ces questions et peut-être ces débats. Claudel pratiqua la critique par le dialogue, sa pensée de Platon chrétien se forme en conversations, comme celle de ces esprits qui lui sont incompatibles : Montaigne, Diderot, Renan. Quand il n'a pas d'interlocuteur il se fait l'interlocuteur de lui-même. Aussi se serait-on plu à entendre ces voix étrangères et à participer à ces échanges qui ont pu composer la plus vivante musique : celle des concerts discordants ou des dissonances harmonieuses.

Car il y a autant de Claudel que de claudéliens. Et point ne serait même besoin de sortir de ce livre pour s'en apercevoir. Autour de cette statue, ou plutôt de cette stature que certains croient immobile, les caméras se déplacent, les projecteurs jettent de changeantes lumières. Comme le montre Pierre Emmanuel, le cliché d'un Claudel monolithique est un lieu commun suranné ; et la synthèse est impossible. Voici d'abord un Claudel se débattant entre l'artiste et le saint : c'est là le Claudel d'Etienne Gilson ; un Claudel qui nous enseigne à ne jamais dire *non* si ce *non* n'est pas l'autre face d'un *oui*, et qu'il est, dans la contestation pour la contestation, une force stérile de néant (n'oublions pas les dates : mai-décembre 1968) : c'est là le Claudel du R. P. de Lubac ; un Claudel sorti de la Bible et qui ne rêve d'une Princesse que si elle est la Sagesse du livre des Proverbes, — ce Claudel-là, Jacques Petit l'analyse avec sa science toujours précise et qui superpose les petits faits soigneusement vérifiés pour en construire de grandes idées ; un Claudel donnant, à ce fond biblique, selon Pierre Grelot, un soubassement de psychologie des profondeurs, non pas celle de Freud, mais celle de Jung et de ses archétypes, de Bachelard, et de quelques autres auxquels Claudel aurait été surpris de se voir associé. Et c'est encore, dans l'éclairage du R. P. Xavier Tilliette, le Claudel cosmique, celui qui va à Dieu par le chemin de l'Univers ; dans le cadre où le place Maurice de Gandillac un Claudel qui s'écarte d'une certaine orthodoxie aristotélicothomiste ; selon Henri Gouhier la double vertu d'amour, celle du don, — celle de Cébès, d'Anne Vercors, — et du pardon, — celle de Violaine ; Gabriel Marcel, suivant ce long chemin qui va de *La Ville* aux *Conversations dans le Loir et Cher*, se demande à chaque pas ce qu'est le mystère de la Société dans la pensée de Claudel. Puis les artistes, les poètes : le R. P. Jean Mambrino assiste à la fabrication du « poème » claudélien ; le R. P. Régamey demande, comme l'on pouvait le pressentir, aux théories et à l'art claudéliens, les principes d'une nouvelle esthétique sacrée, — nouvelle mais sortie d'une immémoriale lignée, et qui mettrait fin aux artifices et aux insécurités d'une certaine décadence ; Wladimir Weidlé, Jacques Madaule, Charles Galpérine, respirent, dans le poète, le « printemps de

la parole », dans le dramaturge le sens de l'histoire, ou sa théologie selon laquelle tout est « parabole dans l'événement ». Suivent les éléments d'un débat sur la « présence de Claudel », auquel participent Stanislas Fumet, Etienne Borne, Pierre Emmanuel et le R. P. Daniélou, qui n'était pas encore Eminence, mais qui — on le sait — a toujours été éminent.

« Présence de Claudel ». Ce livre suffit à montrer qu'elle nous domine. On y parle quelquefois d'une certaine désaffection à son égard, d'un fléchissement de gloire. Mais la gloire ne dépend pas des statistiques, et les ordinateurs ne la mesurent pas. Elle est une invisible substance contenue dans l'air même que nous respirons. Dès que certaines voix s'élèvent, tout le tapage ambiant, emplît-il l'Odéon ou le boulevard Saint-Michel, devient dérisoire cacophonie. On s'en rend compte sans aller bien loin dans ce recueil de textes, sans aller plus loin que la page 21. Ce n'est pas faire offense aux savantes et justes contributions qui suivent, que de dire qu'elles disparaissent dans l'éblouissement de ces pages liminaires, prises à un commentaire d'Amos. Peut-être regrettera-t-on qu'il ne figure pas, de préférence, dans le volume récent des Cahiers Paul Claudel sur *Claudiel et la figure d'Israël*. Le destin présent du peuple juif s'y trouve d'un bout à l'autre dans la trame de cette résurrection du destin des deux royaumes rivaux, celui de Juda et celui d'Israël. « Ecoute, Israël. » Dès que l'appel plusieurs fois millénaire a retenti, tout le présent et tout l'avenir s'ouvrent sur une de ces galeries d'âge en âge, comme seul peut-être avant le regard de Claudel celui de Bossuet a pu en embrasser. Discours sur l'histoire universelle dans un paysage de Thabors et de Carmels. L'herméneutique et le préfiguratif s'y rejoignent et s'y confondent, selon la loi de leur essence. Et là-bas, dans l'extrême lointain, le grand verrier des *Vitraux de l'Apocalypse* entrevoit la réalisation des menaces et des promesses. Ces réalisations sont-elles déjà actuelles ? Bien téméraire qui le dirait. Il semble que Paul Claudel n'était pas loin de le croire ; mais ceux qui liront les dix-sept communications de ce livre verront qu'il nous reste encore plus de dix justes pour nous sauver.

Pierre MOREAU.